

Les mains dévastées

Lyne Richard

Number 77, Summer 1998

Le père

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13698ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Richard, L. (1998). Les mains dévastées. *Moebius*, (77), 35–39.

LYNE RICHARD

Les mains dévastées

C'était dimanche

je grimpais aux marches de l'automne
vos larges mains posées sur le soir
j'ai rêvé d'une perdrix
qui ramassait des nuits blanches
un rideau s'est fermé sur novembre
père vous ne saviez pas entrouvrir la terre
pour fracasser l'audace
il était une fois une enfant qui poignardait les matins
sur un carré d'asphalte

* * *

J'étais petite

je trempais mes peurs dans un thé brûlant
entre une boîte de biscuits secs
et une fenêtre peinte en bleu
j'ai appris pourquoi les rêves
s'enfuient plus vite que les nuages
ça s'en va dans un visage rond et tranquille
cette envie d'être bercée
qui s'enroule sur elle-même
quand ils courent vers la tendresse
les petits mots des enfants
font des soleils multicolores
je n'ai en souvenir que le noir de votre regard
une porte claquée sur une promesse
un visage tourné vers le silence
quand un enfant naît on oublie de lui dire
pour le meilleur ou pour le pire

un cheval de bois
berçait la mémoire d'un prélat usé
la lumière fixait le temps sur la tapisserie
vos bras chauds ont noué d'autres ailleurs
je ne sais plus qui de nous deux
a baptisé la première neige
les pissenlits tenaces de la vieille cour
je ne sais plus si votre ombre a noirci
la pomme sur la table
ou si c'est moi qui me suis roulée sous vos pas
en faisant l'inventaire des pourquoi
coincés les uns contre les autres sous votre veste

j'ai choisi l'histoire d'une enfant
qui prétend que son père
a oublié de rire dans ses cheveux
de murmurer l'apaisement à l'oreille
de rouler des bonbons sur les dimanches

je l'écris pourtant avec des mots que je connais

* * *

Je vous entendais plus loin que la comptine répétée
morte avant même d'avoir pu exister
autrement que par des mots secs
et sans mobile
plus loin que le goût des oranges

le manque d'air nous rendait aveugles
nous n'avions pas de lèvres pour la rosée
pas de musique pour porter les arcs-en-ciel
au-delà des contours du toit
sur la galerie d'en face
une femme a crié ne me quitte pas
toutes les bouches que j'ai embrassées
ont traversé ces mots comme une arme

à cinq ans le cœur est atteint
tu vois venir un corps si haut
un peu de chaleur circule
entre ta tête et mes cuisses
tu attends qu'il se penche
pour les nécessités de la tendresse
tu choisis de baisser la tête
la mémoire te dira
que ces instants portaient la couleur
d'une paire de chaussures grandeur huit et demi

* * *

avons-nous marché ensemble
le corps alourdi de brume
ma petite main coincée
par votre paume rugueuse
en comptant un deux trois
père pourquoi respiriez-vous si loin de moi
il aurait pourtant suffi de reconnaître tous les matins
de confondre le bruit des autos avec celui des cigales
de laisser votre indifférence sur la patère
en rentrant
le cœur aurait battu au milieu des rires
le fleuve roulé une vague sur la table
nous aurions dessiné des bateaux
noyé nos cris sous la nappe
annulé ce qui nous précédait
comme un mauvais numéro
les mots seraient retournés dans les livres d'enfants
dans les gestes tranquilles de ceux qui attendent la
soupe
à l'heure du chapelet

je ne suis pas de celles qui hurlent à la porte de
l'enfance
je coule les mots un à un
en polissant des instants rouillés
je remets les dimanches à leur place
au milieu d'une petite maison blanche
je reconnais votre odeur dans un chiffon de laine
des bras invisibles se ferment
une larme se faufile vers la sortie

* * *

parfois je vous entendais chanter
ce n'était pas l'hiver
l'hiver vous clouait le bec au fond d'un verre
parcourait vos silences
comme on dévale le calendrier
jusqu'à la venue des merles

je grattais le givre sur nos ombres
suppliais la neige de partir
cachais les horloges de janvier
personne ne savait que vos mots
creusaient le printemps dans mon cou

je vous entendais chanter
je savais que le ciel reprenait du bleu
le fleuve avalait ses moutons
la sève remettait les arbres au monde
il me restait à vivre
vos bras noués sur mon cœur d'hirondelle
votre poitrine grande comme une plage
où j'aurais pu dresser mes châteaux
fixer les années au rythme des berceuses

vous étiez cerné
nos corps ancrés dans la routine
poussaient autour de nos rêves
comme de la mauvaise herbe
nous étions barricadés dans un film pourri
avec vos poings levés pour la performance de la bière
à éventrer l'âme jusqu'à la déroute

* * *

dans ma tête j'entassais des images dorées
aux rondeurs de pierres
avec les odeurs inconnues de la forêt
j'inventais un pays sans cigarettes ou nappes à carreaux
sans le bruit des clés à six heures
pour me rappeler que la mort gruge aussi
le cœur des enfants
ailleurs ça devait être une mère sans larmes
des pommiers en fleurs dans toutes les chambres
des fruits qui ricochent sur les murs
avant de tomber
comme des plaintes amoureuses

* * *

ailleurs ça devait être des pans de vie à combler
d'une même tendresse
des refuges pour les matins dévastés
des réconciliations passées au bleu
avant de se rassembler dans le sommeil

ailleurs j'aurais murmuré votre nom
vous m'auriez reconnue à chaque fois
m'auriez soulevée jusqu'à votre cou
aucune parole n'aurait dansé sur nos lèvres
sinon cette vérité entre nos corps

ailleurs ce n'était pas la vie usée par votre voix rauque
mais des draps blancs comptant les heures
dans le bruit du vent